

Les enjeux symboliques

Mario Vargas Llosa, *La Guerre de la fin du monde*, roman traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan, Paris, Gallimard, 1983, collection « Du monde entier », 563 p.

François Ricard

Volume 26, Number 2 (152), March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30753ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ricard, F. (1984). Review of [Les enjeux symboliques / Mario Vargas Llosa, *La Guerre de la fin du monde*, roman traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan, Paris, Gallimard, 1983, collection « Du monde entier », 563 p.] *Liberté*, 26(2), 95–98.

FRANÇOIS RICARD

LES ENJEUX SYMBOLIQUES

Mario Vargas Llosa, La Guerre de la fin du monde, roman traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan, Paris, Gallimard, 1983, collection «Du monde entier», 563 p.

On a beau dire, l'admiration qu'éveille en vous la lecture d'une œuvre comme celle-ci n'est pas seulement esthétique, même si à cet égard la maîtrise du romancier se compare à celle des plus grands, et qu'il y a quelque chose de profondément réjouissant dans cette *aisance* avec laquelle un auteur d'aujourd'hui peut se consacrer à un genre aussi convenu, croit-on, que le roman historique, et réussir, ce genre, à lui faire rendre encore du sens et de la beauté, à le faire fonctionner encore comme une incroyable «machine à réalité». (Peu d'écrivains auront fait aussi parfaitement que Vargas Llosa la synthèse entre le grand héritage romanesque du XIX^e siècle et la conscience esthétique moderne; *La Maison verte*, *L'Orgie perpétuelle* et cette *Guerre de la fin du monde* resteront à ce point de vue des œuvres marquantes.)

Mais ce qui signale peut-être le mieux cette réussite, c'est que votre lecture, et donc votre admiration, ont tôt fait de traverser le texte lui-même pour se porter naturellement vers ce qu'il désigne, vers l'univers et les personnages mêmes qu'il met en scène.

Le roman se déroule dans le sertao brésilien à la toute fin du XIX^e siècle, c'est-à-dire au moment où

l'Europe sort à peine de la grande Crise de civilisation qui l'a déchirée depuis une centaine d'années, et que cette Crise rejoint maintenant l'Amérique, où elle sera vécue de manière encore plus dramatique, peut-être, parce que, comme toujours, ce qui s'était étendu là-bas sur des décennies et même des siècles, qui s'inscrivait là-bas dans un mouvement longuement préparé, et qui là-bas s'était donné progressivement un langage à sa convenance, prendra l'aspect, ici, d'un choc subit, de l'irruption d'une réalité déjà formulée, qu'il faudra assumer d'un seul coup, en quelques années, sur le mode de la brisure et de la violence.

Dans le sertao, cette violence s'exprime de la manière la plus simple: la guerre. Guerre civile, certes, mais d'abord guerre idéologique, où s'affrontent non seulement des classes sociales mais aussi, mais surtout, des visions du monde, des âges de la pensée, littéralement: des langages. Mais ce sont des langages déjà constitués, aussi péremptoires, aussi imperméables au doute et à l'ironie, aussi totalitaires, en fait, l'un que l'autre, si bien que nulle discussion, nul aménagement entre eux n'est possible, et que leur rencontre ne peut que déclencher chez chacun la volonté d'éliminer l'autre, qui le menace dans son être même, c'est-à-dire dans sa prétention à gouverner la réalité. (On trouverait dans le *Terra Nostra* de Carlos Fuentes* une autre illustration saisissante de ce que j'appellerais la guerre symbolique totale, dont l'enjeu n'est pas d'abord le pouvoir et la richesse, mais la maîtrise des significations.)

Rappelons les circonstances (puisque le roman de Vargas Llosa se réclame de l'histoire). On est en 1897-1898. Le Brésil vient de déposer son Empereur et de se donner une constitution républicaine. Ce faisant, les élites ont reconnu comme idéologie officielle le libéralisme à l'euro péenne, fondé sur le suffrage univer-

* Voir *LIBERTÉ* no 127, janvier-février 1980, p. 100-106.

sel, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la croyance au Progrès par la Science et la Libre Entreprise, le tout fortement teinté de messianisme positiviste (chemin de fer, télégraphe, mariage civil, divorce et tout ce qui s'ensuit). Cette idéologie a pour elle, outre le prestige de la modernité, des arguments aussi persuasifs que le gouvernement et l'armée.

Et elle en aura besoin. Car dans le sertao, parmi les paysans pauvres et analphabètes, un homme va de village en village. Il n'a d'autre préoccupation que de restaurer les églises décrépites et d'offrir aux malheureux la consolation et la paix de l'âme. Cet homme parle admirablement.

On l'appelle le Conseiller. Il parle de choses simples, des vertus de la prière, du retour prochain de l'Empereur, de la charité qu'on doit aux infirmes et aux démunis, du Ciel et de l'Enfer. Mais si ses paroles réconfortent à ce point ceux qui les entendent, c'est qu'elles expriment ouvertement ce qui leur paraît la Vérité même, c'est-à-dire ce qu'ils sont et pensent tout au fond d'eux-mêmes, leur manière profonde de vivre dans le monde, de donner du sens à ce qui les entoure, à ce qui leur arrive, à ce qu'ils font et désirent. Aussi, l'ayant entendu, ils quittent leurs villages et le suivent, pour l'entendre encore, pour se maintenir au plus près de leur Vérité. Et quand le Conseiller s'établit à Canudos, ils s'établissent ensemble autour de lui, faisant de Canudos leur refuge, leur ville sainte, leur centre du monde.

Or entre le monde vu de Canudos et le monde vu de la capitale, l'opposition ne saurait être plus tranchée. Pour le Conseiller et ses fidèles, l'Histoire, à toutes fins pratiques, n'existe pas, ne doit pas exister. Tout «progrès» ne saurait être à leurs yeux qu'une dégradation, qui risque d'entamer la permanence des Valeurs et d'aller contre l'Ordre sacré selon lequel la vie n'est rien à côté de l'Eternité, pas plus que la liberté d'entreprise, dont ils n'ont que faire, à côté de la seule Liberté que procure le salut dans la Vérité. Pour cela, ils sont prêts à mourir.

Et de fait, ils mourront, comme mourront leurs adversaires, suppôts pour eux de l'Antéchrist. Mais ils seront morts dans une guerre sainte, c'est-à-dire une guerre entreprise non pour gagner du pouvoir mais, plus profondément, pour défendre ce qu'ils ont de plus précieux, le sens même de leur vie, le langage même qui leur donne prise sur le monde et sans quoi ces damnés de la terre ne seraient plus rien, car leur dénuement serait alors absolu: ontologique.

Sainte, la guerre que mènent de leur côté les gouvernementaux l'est également pour une bonne part, sauf que c'est une guerre de conquête, tandis que celle des miséreux de Canudos est plutôt une guerre de résistance, de légitime défense contre l'agression idéologique. Et leurs motifs restent d'autant plus purs, d'autant plus purement mystiques, que le temps pour traduire leur foi en politique ne leur aura pas été donné. Mais l'objectif des troupes républicaines n'est pas exempt non plus de mysticisme: celui de la modernité, de la foi en l'Avenir, du désir de transformation. Et c'est certainement l'un des grands mérites de Vargas Llosa que cette espèce d'«objectivité» supérieure dont il a su imprégner son récit, qui peut se lire à la fois comme l'histoire d'une grande défaite et celle d'une grande victoire. Mais le mieux, sans doute, est de le lire comme un tableau magistral de la lutte que se livrent les hommes pour leur bien le plus inestimable: le langage, dispensateur du sens et de la forme de leur existence.

Plus particulièrement, cette *Guerre de la fin du monde* devrait être lue comme l'une des œuvres les plus profondes, les plus lourdement chargées de «vécu» (ou de «re-vécu») à avoir été inspirées par la crise symbolique qui a marqué tout l'Occident au tournant du XIX^e et du XX^e siècles. Autant sinon plus que la prise des Etats pontificaux, ou que les tiraillements de la France combiste, la guerre sainte de Canudos devient un résumé magnifique de la grande rupture d'où est sorti le monde qui est aujourd'hui le nôtre. En cela, ce livre nous concerne intimement.